

Les amoureux de Metz

Roman

Arthur Lelorrain

Je propose ici ce roman en lecture gratuite, en espérant qu'il vous plaira. Il est le résultat d'un long travail.

Le propos : Roman sentimental, qui se passe à une époque où les jeunes filles, en général, étaient chastes. Alain est timide et rêveur, il n'a rien d'un Don Juan. Naïf, il plaît aux filles, mais il est incapable d'en profiter. A 19 ans il rencontre Éliane et Nathalie, au mariage de son cousin. S'ensuit un long parcours, en grande partie épistolaire, au cours duquel il découvre des choses inimaginables. Les rebondissements se succèdent, où surgit parfois le côté cruel de l'existence, entretenant le suspense.

1

Les cours d'Allemand étaient dispensés par mademoiselle Martin, âgée de 25 ans. Elle plaisait beaucoup aux garçons de la classe de troisième. Alain, qui était au premier rang de la rangée de droite, occupait la meilleure place pour admirer les grâces de la jeune femme qui croisait souvent ses jambes, en laissant apparaître parfois des choses assez émouvantes. Au début, il pensa que la demoiselle était à cent lieues de se douter qu'il pouvait se rincer l'œil aussi facilement et puis, les mois passant, il se demanda si ce geste était aussi innocent qu'il pouvait paraître. N'eussent été la différence d'âge et l'évidente barrière entre professeur et élève, il n'aurait pas dédaigné de faire son apprentissage sentimental auprès d'elle. Ces petits émois ne l'empêchaient pas de figurer parmi les meilleurs élèves de la classe, et mademoiselle Martin lui attribuait les notes qu'il méritait, sans favoritisme. Toutefois, ce qui pouvait étonner, c'était la douceur du ton qu'elle employait pour lui adresser ses compliments et ses encouragements.

L'étude du lundi soir était surveillée par *le Vieux*, professeur de français et directeur du collège. Les élèves y faisaient leurs travaux dans une ambiance détendue, en respectant toutefois la discipline qui interdisait tout bavardage. C'était une autre histoire le vendredi avec *Nenessé*, professeur de sciences, car celui-ci était une véritable peau de vache. Ce n'était plus la discipline qu'il faisait régner dans la salle d'étude, mais la terreur. À tel point que le silence y était glacial. Ce prof manquait sans doute d'assurance et se retranchait derrière un despotisme quasiment militaire pour se faire respecter.

Ce lundi soir, avec *le Vieux* assis au bureau sur l'estrade, les élèves pouvaient se permettre de faire certaines choses sous le manteau en toute discrétion, sans se faire épingler.

Michel toqua Alain dans le dos, et celui-ci se retourna pour saisir le petit billet que son camarade lui tendait discrètement.

Sans être courante, la chose n'était pas des plus rares. Le destinataire ne fut donc pas surpris par la procédure. Par contre le contenu du billet, ultracourt, fut plus surprenant : « *Je t'aime. J.D.* » Alain crut avoir la berlue et se frotta les yeux. Était-ce Michel qui voulait se payer gentiment sa fiole ? Sinon, d'où venait ce mystérieux papier ? Il se retourna subrepticement pour interroger Michel du regard, en pointant son index sur les deux majuscules énigmatiques. La réponse tomba immédiatement. « J.D.= Josette Durand ». Alain en resta comme deux ronds de flan, estomaqué. Était-ce une galéjade, ou était-ce pour de vrai ? Vu la place qu'occupait Josette dans la rangée voisine, il n'était pas impossible qu'elle lui ait fait transmettre ce minuscule courrier. Mais tout de même, là, en pleine étude, il fallait avoir un certain toupet qui ne cadrerait guère avec la personnalité de la demoiselle.

Après deux minutes d'hésitation il parvint à surmonter son trouble, et se retourna pour observer Josette d'un regard furtif par dessus son épaule. Mais la fille, qui figurait en assez bonne place dans la hiérarchie des timorées de la classe, gardait obstinément le nez sur son cahier. Il ne s'aperçut même pas qu'elle jetait à tout moment, dans sa direction, un coup d'œil oblique au ras des sourcils. Josette n'était pas laide, pas du tout, mais elle n'avait jamais attiré son regard.

Si, à la place de Josette, Annie lui avait fait cette déclaration sommaire, il n'y aurait certainement pas été indifférent car elle était bien la seule dans la classe de troisième qui, physiquement, pouvait trouver grâce à ses yeux. Mais Annie était très distante, pour ne pas dire revêche, et fuyait les garçons comme la peste. Il ne faisait pas exception à cette règle. En étendant la revue de détail à l'ensemble de la gent féminine du collège, il n'y voyait qu'un désert aride. Annie mise à part, lorsqu'il avait fait le compte des revêches, des nunuches et des laiderons, il ne restait pas grand monde à part « *Gélinotte* » qui était en classe de quatrième. Danièle avait très vite reçu ce joli surnom car, à cette époque, en fait de coureuse elle soutenait allègrement la comparaison avec la célèbre jument trotteuse qui avait été baptisée ainsi et remportait à peu près tous les grands prix. Les plus grands du collège se bousculaient dans son sillage, et Alain

observait ce jeu d'un œil torve. Danièle était assez jolie, mais il n'avait aucune envie de participer au concours. Certes, il s'était surpris plusieurs fois à rêver d'une Danièle plus discrète, capable de réserver son adorable sourire, sur sa frimousse d'ange, à son seul chevalier servant. Mais les remous qu'elle s'ingéniait à déclencher dans les rangs mâles le dégoûtaient. La donzelle ne l'intéressait donc pas plus qu'une autre.

Pour ne pas se voiler la face, Alain devait étendre sa revue au corps professoral au sein duquel figurait mademoiselle Martin. Que lui importaient Josette, Annie et Danièle ! Ces petites demoiselles n'étaient que du menu fretin aux poitrines raplapla. Quand il s'abandonnait à la rêverie, la dame de ses pensées n'était autre que sa prof d'Allemand. C'était une fort jolie brune aux cheveux courts, grande et bien balancée. Elle était toujours bien mise, mais sans coquetterie ; ses grâces naturelles suffisaient amplement. Alain lui trouvait aussi une très jolie paire de gambettes, et il ne perdait jamais une occasion de s'en repaître la vue, surtout lorsqu'assise de biais à son bureau, tournée vers lui, elle les croisait pour lui offrir le plus ravissant des spectacles. Il savait pertinemment qu'il n'obtiendrait jamais rien de plus d'elle que ces images touchantes dont elle semblait lui faire cadeau de bonne grâce, agrémentées de quelques sourires, il n'en était pas moins totalement incapable de faire entrer une autre fille dans ses rêves. Il avait rédigé sa première lettre d'amour en Allemand :

« *Fräulein Martin, sie sind sehr schön und ich liebe ihnen.* »

(Mademoiselle Martin, vous êtes très belle et je vous aime.) sur la couverture de son cahier, à l'abri des regards sous la protection en plastique souple bleu. Personne ne découvrit le secret.

Après l'étude, en cheminant vers la gare de Vaucouleurs en compagnie de Gilbert et Michel, ses inséparables copains, Alain pensait à l'incroyable billet doux de Josette. À sa place, d'autres ne se seraient pas privés de sauter sur l'occasion et de rencarder la timide Josette dans les plus brefs délais. En effet, il y en avait quelques-uns qui n'avaient nullement besoin d'être amoureux pour être tentés par quelques travaux pratiques. Ces obsédés de la main frôleuse, de la paluche au panier, étaient loin de tenir le rôle d'exemple aux yeux d'Alain qui se demandait combien leurs propos vantards avaient de longueurs d'avance sur la réalité.

Les trois inséparables compères, qui voyageaient ensemble depuis trois ans, avaient leurs petites habitudes. Pour le retour au bercail ils préféraient monter dans la voiture de tête, et s'installaient sur une des banquettes de l'avant. Ce soir-là, Michel interrogea Alain sans préambule :

- Alors Alain, qu'est-ce que tu en dis ?
- De quoi ? répondit-il en ouvrant de grands yeux.
- De Josette Durand ?
- Puisque ça t'intéresse, figure-toi que je me demande si tu n'essaies pas de faire marcher. Tu es bien sûr que c'est elle qui a écrit le petit papier que tu m'as passé ?
- Qui veux-tu que ce soit ?
- Déconne pas, Michel, dis-moi la vérité.
- Alain ! Tu sais bien que je ne permettrais pas de te charrier avec des blagues de ce genre-là.

Michel avait l'air sérieux et Alain admit qu'il ne blaguait pas. Josette ! Il n'en revenait pas. Toutefois cet aveu ne le remplissait pas d'allégresse et le laissait songeur. Michel insista :

- C'est tout l'effet que ça te fait ?
 - Oui. Tu sais, Josette ne m'intéresse pas.
- Gilbert voulut alors mettre son grain de sel :
- Mon vieux, je me demande s'il y en a une seule qui t'intéresse. J'ai l'impression que tu es bien parti pour faire un vieux garçon.
 - Gigi ! Je n'aime pas beaucoup qu'on me prenne pour un con. Il n'y a pas que Josette, sur terre !
 - Tiens donc ! Et il y a qui, à part Josette ?
 - Si vous voulez me tirer les vers du nez, vous perdez votre temps. Mais je tiens à vous rassurer. Il y a bien une fille à laquelle je pense tous les jours. Et c'est même la plus belle de toutes.
 - Alors, c'est Danièle Savart !
 - *Gélinotte* ! Elle cavale trop vite pour moi.
 - Ne nous dis pas que c'est Annie...
 - Pour prendre une paire de claques avant d'avoir ouvert la bouche, je n'oserais pas m'y risquer. Non, non. Ma princesse, elle est au-dessus du lot.
 - Mon petit vieux, répliqua Michel, tu essaies de nous faire marcher. Ta princesse, comme tu dis, elle n'existe pas.
 - Mais oui. Admettons qu'elle n'existe pas. Ce sera plus simple.

Il n'avait aucune envie de leur parler de mademoiselle Martin, du privilège dont il jouissait pendant les cours d'Allemand, en étant le seul à pouvoir admirer ses jolies jambes, en plus du reste. Gilbert et Michel pouvaient se perdre en conjectures sur toutes les nanas de la sixième à la troisième B, ils ne pouvaient imaginer que leur copain s'était laissé séduire par la seule personne réputée inaccessible.

À Vaucouleurs, une grande partie des titulaires du BEPC faisait une année supplémentaire dans la section désignée « Troisième B », afin de se préparer au concours d'entrée à l'École Normale d'instituteurs qui était à Commercy, ou d'institutrices qui était à Bar-le-Duc. Alain se voyait mal dans la peau d'un instit de campagne. Aussi, par goût et peut-être également par atavisme, il opta pour la filière technique. Ce choix était rarissime au collège de Vaucouleurs. Le recrutement en seconde technique à l'ENP (École Nationale Professionnelle) de Nancy se faisait par concours.

Pour les épreuves écrites du BEPC il fallait se rendre à Commercy, dans les locaux de l'immense lycée Marguerite. Au deuxième jour des épreuves, après le repas de midi pris à la cantine du bahut, les sept garçons du collège de Vaucouleurs se retrouvèrent dans un bistrot de la ville, en compagnie de quatre filles. Il ne restait plus qu'une épreuve pour l'après-midi et les nerfs étaient beaucoup moins tendus que la veille. Le célèbre « *Only you* » des « *Platters* » tournait dans le juke-box, en relais avec « *Daniéla* » des « *Chaussettes Noires* ». Alain s'était effondré sur une banquette de moleskine, dans un coin, et tentait de rassembler ses esprits malmenés par des tracasseries mathématiques et autres. Jean-Pierre avait allumé une cigarette et se détendait en faisant des ronds de fumée, pendant que Gilbert et Michel échangeaient leurs impressions sur les épreuves du matin.

Annie ne faisait pas partie du petit lot des filles. Par contre Josette y était, attablée en face de François. Josette, d'ordinaire si timide, s'était fourvoyée avec la bande des garçons, en compagnie de Françoise, de Marie-France et de la grande Bernadette. Ces trois dernières s'étaient installées à une table à

part et bavardaient comme des pies. Josette discutait avec François qui se demandait pourquoi elle l'entretenait ainsi, elle qui avait toujours réservé ses bavardages à ses seules copines. C'en était même ahurissant de voir cette fille, plutôt encline à calquer sa conduite sur celle de son amie Annie, au beau milieu d'une escouade de garçons, pas très redoutables il est vrai.

Alain n'y avait pas pris garde, soucieux qu'il était d'évacuer la fumée de Jean-Pierre à bonne distance de ses narines délicates. Ses yeux tombèrent soudain sur elle, alors qu'elle l'observait à la dérobée. Et quelle ne fut pas sa surprise de voir un sourire s'ébaucher sur ses lèvres, alors qu'en d'autres temps elle aurait fui son regard. Il retomba dans la perplexité. Pourquoi ce sourire ? Il se souvint alors du billet doux, à l'étude du soir quatre mois plus tôt. Avait-elle donc le béguin pour de bon ? Était-ce une ultime tentative pour lui faire comprendre qu'elle en pinçait un brin pour sa gueule ?

Qu'un garçon tente sa chance auprès d'une fille était la norme. Il y avait de nombreux assidus pour tenir ce genre de siège. Du côté des filles, la norme était d'envoyer balader les audacieux, ou bien de répondre par l'indifférence. Si quelques marginales jouaient les coquettes et appréciaient d'être courtisées, celles qui faisaient le premier pas entraient dans la catégorie des rares exceptions.

Le physique de Josette laissait-il vraiment Alain indifférent ? Sa réserve s'expliquait d'abord à cause de son excessive timidité vis à vis des demoiselles. Loin de les envisager comme de possibles partenaires, il les considérait plutôt comme des adversaires. Toutefois cela ne l'empêchait pas de rêver et de se sentir attiré par celle qui, à ses yeux, était un parfait modèle de beauté, mademoiselle Martin. Aux yeux de celles qui commençaient à avoir les sens en éveil, il passait probablement pour le plus énigmatique des paradoxes. Alors que bon nombre de ses copains commençaient à les regarder avec intérêt, il affichait en toute circonstance le plus superbe dédain envers les filles. Certaines d'entre elles ont trouvé son attitude outrageusement agaçante.

À condition d'être admissible à l'issue des épreuves écrites, il fallait se rendre à Bar-le-Duc pour les épreuves orales, au lycée Raymond Poincaré. Alain se montra brillant en sciences naturelles et totalement coincé en lecture expliquée. Dans cette discipline qu'il exéçrait, il tomba sur deux examinatrices perverses qui ne trouvèrent rien de mieux que d'afficher ostensiblement un sourire moqueur devant son embarras. Il avait pourtant fait le maximum pendant les dix minutes de préparation et se croyait armé pour défendre sa peau, mais il lui fallut déchanter. Les examinatrices le tracassèrent outrageusement, en lui posant une foule de questions qu'il n'avait pas prévues. Il n'aimait déjà pas beaucoup Chateaubriand, cette épreuve nauséuse l'en dégoûta définitivement. Son calvaire terminé, il sortit de la salle de torture absolument vert, prêt à s'évanouir. Il compensa en géographie sa déficience chronique en histoire, et fit un oral d'Allemand assez honorable. En reprenant le train, le soir même, il ne se faisait pas trop de mouron, mais savait que ce salaud de Chateaubriand lui avait coûté cher.

Quelques jours plus tard, en compagnie de ses camarades, il prit connaissance des résultats affichés à l'entrée du collège. C'était tout bon pour lui, et ce succès lui ouvrait les portes de l'ENP. Il savait déjà qu'il avait été admis au concours, sous réserve de l'obtention du diplôme du BEPC. Un échec l'aurait mis dans une situation embarrassante. En effet, il était entré en classe de cinquième à 14 ans, après avoir obtenu son certificat d'études primaires. Il avait court-circuité la classe de sixième, mais avait quand même un an de retard sur la moyenne. Aussi avait-il fait tout son possible pour éviter d'être recalé, ce qu'il aurait considéré comme la pire des hontes. C'était un résultat somme toute logique, il n'y avait pas de quoi sauter au plafond. À l'opposé de son flegme, Jean-Pierre et François braillaient comme des putois, et il se demandait si un fusible n'avait pas sauté quelque part dans leur boîte crânienne.

Mademoiselle Martin était un professeur bien sympathique qui avait entretenu, tout au long de l'année, un excellent climat avec ses élèves de troisième. Ceux-ci n'avaient pas démerité aux épreuves d'Allemand du BEPC et, à l'initiative de quelques filles,

ils s'étaient cotisés pour lui offrir un petit cadeau d'adieu. Le modeste présent lui fut remis par Martine, en présence d'une dizaine de camarades, tous ceux qui avaient apprécié cette jeune prof si proche d'eux. Elle fut surprise et voulut les remercier en les invitant sur le champ à prendre un pot au bistrot du coin. Cette réunion improvisée, autour de quelques rafraîchissements, se déroula dans un climat de franche camaraderie. Toutefois, les jeunes diplômés n'osèrent pas se défaire du respect qui avait toujours guidé leur conduite. Il n'était pas question de traiter mademoiselle Martin comme une copine, malgré les efforts évidents de celle-ci. Puis vint l'instant des adieux et Alain se sentit gagné par l'émotion. Pour la première fois de sa vie quelque chose lui disait que l'objet de ses rêves était bel et bien de chair et d'intelligence, et que la nouveauté de la situation avait un petit parfum d'événement imminent. Car il avait la vague intuition que sa prof d'Allemand, ainsi que deux filles de sa classe, n'était pas insensible... Comment lui dire au revoir ? Et qu'allait-elle lui dire ? Pour une fois il était décidé à faire un énorme effort sur lui-même pour vaincre sa timidité.

Elle embrassa toutes les filles et serra chaleureusement la main aux trois autres garçons, tandis qu'il s'était arrangé pour passer le dernier, après que les autres furent sortis sur le trottoir. Elle le considéra avec un sourire étrange et lui dit : « *Auf wiedersehen, herr Risse.* » (Au revoir, monsieur Risse) En lui tendant la main. « *Auf wiedersehen... schöne fräulein Martin.* (Au revoir... belle demoiselle Martin) » Bredouilla-t-il en faisant semblant de ne pas voir la main tendue. Cet adjectif « *schöne* » était lourd de sens et il avait failli s'étrangler en le prononçant. Elle essaya de dissimuler sa stupeur, mais demeura interdite. Soudain, il eut envie d'en dire un peu plus pour se dévoiler, et ajouta à voix basse : « *Ich bin traurig, zu ihnen verlassen.* » (Je suis triste de vous quitter.) Sans oser la regarder et ne sachant s'il devait s'attendre à une gentille réprimande ou à des aveux. Evidemment, cette deuxième phrase orientée ne fit qu'accroître l'embarras de la jeune femme qui hésita sur la manière de gérer la situation, tandis qu'il levait timidement ses yeux, en quête d'un regard. Il le croisa l'espace d'une seconde, ce regard espéré dans lequel il ne put lire que la sereine bienveillance habituelle. Alors,

presque malgré lui, il leva sa main droite. Elle lui prit la main et s'avança un peu, puis l'embrassa très vite sur les deux joues, en lui chuchotant en Français : « *Je vous regretterai aussi, Alain.* » Il était loin de tout savoir mais n'en douta pas, elle était sincère. Il se sentit troublé au plus profond de lui-même et demeura sans voix, attendant l'improbable, l'impossible. Elle lâcha sa main et lui dit, en le regardant bien en face avec un sourire amusé :

- Voilà. Maintenant vous faites comme les autres, vous sortez d'ici. On se quitte bons amis, n'est-ce pas ?

- Oui mademoiselle. On se quitte bons amis.

Docile, il tourna les talons, légèrement vexé d'avoir été poliment poussé dehors alors qu'il avait eu la naïveté de penser qu'elle prolongerait elle-même le tête-à-tête. Sur le trottoir, ses copains l'accueillirent avec force sarcasmes et gros éclats de rire. La petite scène qu'il avait provoquée et dans laquelle il s'était laissé donner magistralement la réplique avait-elle été comique à ce point ? Ou bien ces propos incongrus ne trahissaient-ils pas tout simplement la jalousie de n'avoir pas eu droit, comme lui, à un petit baiser ? Dans son cœur, la joie et la tristesse se livrèrent un bref combat. La joie d'avoir été gratifié d'un double baiser furtif, même si ce n'était que sur les joues. La tristesse de la séparation définitive, après l'aveu réciproque que ce n'était pas de gaieté de cœur. Cette impression d'inachevé fit la part belle à la tristesse.

Mademoiselle Martin régla la note au patron et attendit que ses ex-élèves disparaissent, avant de sortir en catimini et de s'éclipser le plus vite possible. Elle redoutait vaguement qu'Alain perde la raison et essaie de la revoir, car elle avait deviné aisément qu'elle lui avait un peu tourné la tête. Elle ne pouvait pas se dissimuler non plus qu'elle l'avait toujours traité différemment des autres, que sa relation avec lui avait pu paraître ambiguë à certains et à certaines. Elle venait d'en prendre clairement conscience au moment où il lui avait avoué sa tristesse et, sa surprise passée, elle s'en était plutôt bien sortie en évitant de dire ou de faire quoi que ce soit de compromettant. Car c'était somme toute peu de chose de lui avoir exprimé des regrets, en l'embrassant comme un vieux camarade. Et elle croyait tout de même Alain assez intelligent pour ne pas s'en faire un cinéma. En

classe, tout allait bien, elle n'avait vu dans les regards parfois insistants de son élève qu'un hommage bien naturel à sa féminité et, presque malgré elle, elle s'était prise au jeu de la séduction sans jamais se l'avouer. Et puis là, avec sa petite gueule de jeune loup timide, voilà qu'il l'avait prise au dépourvu. Il avait dit des choses simples et inattendues, une manière à peine détournée d'avouer « *Vous me plaisez* ». L'innocent ! S'ils s'étaient trouvés ailleurs que dans ce café, n'aurait-elle pas été tentée d'aller un peu plus loin ?

Elle pressa le pas. Non, il n'était pas question de se laisser aller à des rêves coupables. Quel âge avait-il ? 17 ans, elle le savait. C'est une des supériorités des professeurs sur les élèves. Alors, si ce n'était déjà fait, il allait s'intéresser aux filles de son âge. Quant à elle, si elle voulait rêver, il valait mieux qu'elle le fasse en dehors de son milieu professionnel. Cependant, malgré elle, le vague à l'âme l'avait gagnée. C'était fini. Plus jamais il ne serait face à elle, au premier rang des garçons, avec ses yeux pétillants mais sans malice, attentif à ses paroles et à ses gestes... Il s'en allait. Il était parti. La page était tournée. À cet instant précis, elle était certaine d'être encore plus triste que lui.

Gilbert s'approcha d'Alain et lui dit amicalement :

- Dis donc, vieux, j'ai l'impression que tu nous as bien bluffés. Ta princesse, comme tu disais, c'était pas la prof d'Allemand par hasard ?
- Quand je vous disais que c'était la plus belle, c'était vrai, non ?
- Mon salaud ! Tu ne te fais pas chier. Nous aussi, on la trouvait vachement chouette.
- Oui. Mais vous autres, elle ne vous a pas embrassés !
- Bah ! Elle t'a fait la bise. Tu n'as pas de quoi t'en vanter.
- N'empêche. Il n'y a qu'à moi qu'elle l'a faite. Et puis, elle m'a dit au revoir d'une manière si gentille...
- Et tu n'en as même pas profité pour l'embrasser !
- L'embrasser ! Ça ne m'aurait sans doute pas déplu, mais elle ne m'a pas laissé le temps d'y penser. Et puis... Je pense qu'il y a des choses qui ne se font pas.
- Ah bon ! Parce que ça ne fait pas d'embrasser les filles ?

- Ne dis pas n'importe quoi. Je te signale en passant que mademoiselle Martin est quand même prof et qu'elle a au moins six ans de plus que moi. Tu ne crois pas que j'aurais eu l'air fin si j'avais essayé de l'embrasser et qu'elle m'avait fichu une gifle ?
- Mais tu n'as rien compris, mon pauvre Alain. À mon avis, tu n'avais pas grand chose à craindre d'essayer, compte tenu de la manière qu'elle avait de te dire « *Herr Risse* » pendant les cours. À ta place je n'aurais pas hésité, crois-moi.
- Là, Gigi, je trouve que tu pousses un peu. Embrasser *fräulein* Martin en plein bistrot, presque sous vos yeux, j'aurais bien voulu t'y voir.
- Je ne voudrais pas te vexer, mais franchement je te trouve beaucoup trop timide avec les filles. Pour une fois que tu avais une occase en or, tu trouves le moyen de la laisser passer.
- Mais je n'ai rien laissé passer du tout ! Pour moi, mademoiselle Martin, ce n'était qu'un rêve. C'est toujours triste quand un beau rêve s'achève, mais c'est comme ça.

Jean-Pierre exultait. Le pot de mademoiselle Martin l'avait rendu euphorique et il ne voulait pas s'arrêter en si bon chemin. Il avait sorti son paquet de cigarettes blondes et faisait la distribution auprès des filles, pour s'attirer quelques bonnes grâces. François, qui venait de rejoindre le groupe, proposa un autre pot afin d'arroser comme il convenait ce BEPC. Les troquets ne manquaient pas à Vaucouleurs, ils n'eurent que l'embarras du choix. Alain suivit le mouvement sans enthousiasme. Son penchant pour les libations était des plus modestes. Il étonna au plus haut point la serveuse lorsqu'il lui déclara qu'il ne voulait rien consommer et qu'il n'était là que pour veiller à la bonne conduite de ses copains. (Il était le plus âgé et le plus grand du groupe).

Jean-Pierre, François et les autres, filles comprises, ne se contentèrent pas de vulgaires bibines. La circonstance exigeait des boissons un peu plus fortes. Aussi, à la sortie de l'estaminet, la démarche ondulante de ce petit monde était assez consternante. Bras-dessus, bras-dessous, ils grimpèrent à la chapelle castrale et poursuivirent la promenade en direction des jardins et du bois. C'était la belle occasion pour flirter. Presque toutes ivres, comme

des grives dans les vignes, les filles ne jouaient plus aux effarouchées et se laissaient bécoter sans la moindre résistance. Jean-Pierre, François et Michel ne s'en privaient pas, mais Gilbert semblait embarrassé pour faire son choix, car il restait quatre filles qui n'étaient pas accompagnées. Sans doute regrettait-il l'absence de Danièle Savart qu'il avait poursuivie de ses assiduités tout au long de l'année. Mais *Gélinotte* était en quatrième et n'avait rien à faire dans cet arrosage du BEPC.

Alain fermait la marche, seul, ainsi qu'un chien de berger, avec toute sa lucidité. Martine lui faisait ostensiblement les yeux doux et il faisait mine de ne pas la voir. Josette, plus timide, restait à l'écart en réfléchissant au moyen de saisir sa dernière chance. Lui, il ne parvenait pas à oublier la scène d'adieu. Quel était le prénom de mademoiselle Martin ? Il l'ignorait et en éprouvait un vide que rien ne pouvait combler. C'était fini. Plus jamais il ne reverrait ses jolis yeux, son visage doux et attirant, ses jambes de reine et son buste divin. Plus jamais il n'entendrait sa voix qui se faisait suave lorsqu'elle s'adressait à lui. Il se sentait abominablement seul, et c'était presque avec dégoût qu'il voyait ses copains et copines se livrer à des jeux faciles. Elle lui avait murmuré : « *Je vous regretterai aussi, Alain.* » d'une voix qu'il n'avait jamais entendue. N'était-ce pas plus beau et plus fort que les petites fredaines qui se déroulaient sous ses yeux, par le truchement d'un léger surdosage éthylique ?

Soudain, François et Michel abandonnèrent leur compagne d'une heure et s'approchèrent d'Alain. François l'interpella :

- Il y a quelque chose qui ne va pas, Alain ? Pourquoi tu restes seul alors que tu as le choix ? Tu vois comme moi nos quatre copines qui s'emmerdent et tu les boudes. Tu es vraiment le dernier des neuneus.

- Qu'est-ce qui te prend de me traiter de neuneu ? Je ne t'ai rien demandé. Tu sais, quand je vous vois vous bécoter en zigzaguant, je me demande où sont les plus neuneus. Franchement, j'ai l'impression que vous en avez un coup dans l'aile !

Michel le prit mal et envoya quelques insultes, ce qu'il n'aurait jamais fait dans son état normal. François voulut avoir le dernier mot et Alain refusa de s'en laisser conter. Evidemment tout le monde s'était arrêté, pour assister à la passe d'armes. Tout

à coup, Françoise repoussa brutalement Jean-Pierre qui l'enlaçait étroitement et s'approcha d'Alain. À deux pas, elle lui lança :

- Tu es quand même un drôle de type, Risse !

- Ça t'écorcherait la bouche, Françoise, de m'appeler par mon prénom ?

- Risse ou Alain, je ne vois pas ce que ça change. Je voulais seulement faire remarquer à tout le monde que tu n'as rien voulu boire et que tu fais bande à part. Si on n'est pas assez bien pour toi, tu ferais mieux de dégager.

- Dis carrément que je vous gêne !

- Écoute, tu nous as dit qu'on en a un coup dans l'aile, je ne suis pas folle ! Et en plus, tu nous suis en ayant l'air de te faire chier. Excuse-moi mais je ne comprends pas.

- Ne cherche pas à comprendre, Françoise, beugla Michel sous l'emprise de l'alcool. Il est maboule à cause de la prof d'Allemand.

- Alors, c'est bien ce que je disais. Nous les filles, on n'est pas assez bien pour lui. Eh bien, il n'a qu'à aller avec elle !

Il se sentit un peu à l'étroit dans ses baskets. Car la fille, bien que légèrement éméchée, avait établi avec justesse son échelle des valeurs. Et il aurait volontiers obéi à son injonction, s'il avait pu croire à une toute petite chance de retrouver la jolie personne en question. Mais il savait pertinemment qu'il était bien inutile d'y songer. Il n'était pas question non plus de fausser compagnie à cette petite bande d'ivrognes en herbe. De quel droit Françoise prétendait-elle le renvoyer ? Rien que pour l'enquiquiner il décida de rester avec eux.

La discussion s'anima et s'orienta sur le cas de la jeune professeur d'Allemand. Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? Pourquoi Alain était-il maboule ? Les plus hardies des filles, poussées par leur curiosité pour les histoires croustillantes, voulaient en avoir le cœur net. Il demeura silencieux et Gilbert expliqua que mademoiselle Martin avait fait la bise à un seul garçon, Alain. Cette révélation provoqua des remous, des rires et des moqueries. Pendant ce temps-là il réfléchissait au moyen de sortir de ce borborygme fort déplaisant, et une idée lui vint. Après tout c'était la dernière fois qu'ils étaient tous ensemble, et en faisant un petit effort il pouvait sortir de sa réserve habituelle.

Alors il proposa de faire la bise à toutes les filles. La surprise fut générale. Mais, pour une fois que ce gars avait l'air de prendre les demoiselles en considération, ce n'était pas le moment de le contrarier. Elles s'avancèrent et firent le cercle autour de lui, ce qui l'aurait paniqué s'il n'avait pas été lui-même responsable de la situation.

Il s'avança vers Françoise. « À toi l'honneur, lui dit-il. Telle que je te connais, tu préfères sur la bouche ! » Elle écarquilla les yeux en se demandant si c'était bien Alain Risse qui avait parlé. Quelle audace, tout à coup. Et cette audace ne devait rien à l'alcool puisqu'il n'avait rien bu. Elle afficha un petit sourire mi-figue, mi-raisin, qui n'avait rien d'une approbation franche, et il se disait : « Ma vieille, tu as de la chance que je suis plutôt de bonne composition. Après les vacheries que tu t'es permis de me balancer, je pourrais en profiter pour me venger. » Il posa ses deux mains sur les épaules de la fille, se baissa un peu et l'embrassa sur les deux joues, au ras des lèvres. Elle n'en demanda pas d'avantage. Il poursuivit avec les six autres, sans grand enthousiasme, en regrettant l'absence d'Annie car il l'aurait embrassée de bon cœur, elle. Mais il n'y avait eu aucun danger pour qu'elle se soit laissée embarquer dans cette aventure. Au passage, la petite Martine ne put s'empêcher de rougir un peu. Josette fut la dernière. Lorsqu'il se présenta devant elle, elle eut d'abord l'air perdue et il lui sembla qu'elle allait se dérober. Ne voulant pas perdre la face, puisqu'il avait dit « toutes les filles », il lui demanda : « Josette, tu ne veux pas que je t'embrasse ? » La douceur avec laquelle il posa sa question dut la mettre en confiance, car elle accepta avec le sourire.

Il se félicita de son initiative. Le calme était revenu et la promenade avait repris son cours, en redescendant vers la ville. D'ordinaire entreprenant, Gilbert devait être dans un mauvais jour et, faute de mieux, avait finalement accepté les timides avances de Brigitte. Chose étonnante de la part de cette fille, si sérieuse qu'aux yeux de beaucoup elle passait pour une grenouille de bénitier. Le guignolet du bistrot avait dû la mettre dans un état second. Ainsi qu'à la montée, Alain était en queue de peloton. Mais cette fois il était accompagné de Josette. Bien entendu, il aurait préféré mille fois la compagnie d'Annie. Elle était présente

au pot de mademoiselle Martin, et avait filé à l'anglaise pendant qu'ils allaient chez Parisot. Ce désistement était bien d'elle ! En supposant qu'elle ait, comme ses copines, mis le nez dans un verre de Saint-Raphaël, elle se serait peut-être laissé approcher. Et qui sait si elle n'aurait pas aussi accepté quelques gestes tendres.

Il sentit soudain la main de Josette qui tentait de saisir la sienne, et son premier réflexe fut de se dérober. Alors elle lui dit, d'un air dépité :

- Alain, je suis vraiment déçue de constater que tu ne m'aimes pas. J'espérais encore que ce n'était de ta part qu'une façade, mais je vois bien que je ne t'intéresse pas. Pourtant, aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres. La preuve, c'est que tu m'as fait la bise tout à l'heure. Si tu voulais être gentil, tu me donnerais la main en imaginant que c'est Hélène qui est près de toi.

- Hélène ? Quelle Hélène ? s'exclama-t-il, ahuri.

- Hélène Martin, la prof d'Allemand !

Ainsi, il avait été secrètement amoureux de la belle Hélène, sans le savoir. Mais cette révélation lui fit immensément plaisir.

- Oh ! Merci Josette. J'ignorais son prénom et tu viens de me l'apprendre. Merci.

- Toi alors ! Il te faut peu de chose pour être heureux. Tu sais que tu n'as pas été très sympa avec moi. Tu aurais pu avoir la politesse de me répondre, même pour me dire que j'étais amoureuse en pure perte.

- Si tu veux parler du petit papier que tu m'as fait passer par Michel un soir à l'étude, j'ai cru que c'était une blague.

- Il faut croire que tu ne pensais qu'à Hélène Martin, pour que tu n'aies rien compris. Evidemment, si tu la comparais à nous, on n'avait aucune chance. Pourtant, tu devais bien savoir que tu ne pouvais rien attendre d'elle. Alors que moi, par exemple...

- Tu m'aimes vraiment, Josette ?

- Puisque je te le dis. S'il te plaît, donne-moi la main.

Au point où il en était, il ne pouvait plus se permettre de se comporter comme un sauvage. Il accepta donc. Ils poursuivirent la promenade, main dans la main, en silence. Insensiblement Josette ralentit l'allure, pour laisser les autres prendre du champ. Cela ne lui échappa point et il s'apprêtait à réagir lorsqu'elle

s'arrêta et se tourna vers lui. Puis elle leva son bras libre et le passa autour du cou du garçon. Elle s'enhardissait, ce qui aurait été prévisible pour n'importe qui, sauf lui. Elle le mettait dans l'embarras. Il aurait voulu fuir, mais d'un autre côté il ne voulait pas faire de peine à cette fille qui en aucun cas ne méritait de souffrir.

- Alain, dit-elle, le collège c'est fini. On ne se reverra peut-être plus. Alors tu me ferais le plus grand plaisir si tu voulais bien me laisser un beau souvenir.

- Ah ! Lequel ?

- Un baiser. Tu vois ce que je veux dire, pas la bise.

- Mais, Josette, je n'ai jamais embrassé une fille.

- Ça ne m'étonne pas. Mais dis-moi franchement, tu n'en as pas envie ?

- Josette, j'aime ta franchise. Alors permets-moi d'être franc. Si tu étais Annie, ou même Hélène Martin, tu n'aurais pas besoin de le demander. Mais...

Il se tut. Ils se regardaient, les yeux dans les yeux. Puis Josette se haussa sur la pointe des pieds et lui offrit ses lèvres. Enfin il la prit dans ses bras et lui donna un baiser, avec une innocence et une gaucherie monumentales. Après quoi ils poursuivirent la promenade, main dans la main. Timidement Josette lui demanda si elle avait une petite chance de le revoir, et il répondit que son avenir, pour trois ans ou plus, se trouvait à Nancy. Il valait donc mieux considérer que ce flirt de pacotille était sans lendemain.

Ils se retrouvèrent tous ensemble sur la place de l'Hôtel de Ville. En guise d'adieux, les garçons firent une dernière fois la bise aux filles.

Gilbert s'approcha d'Alain et lui dit :

- Dis donc, vieux chameau, tu les collectionnes aujourd'hui. *Fräulein* Martin tout à l'heure et Josette maintenant. Ce sera qui la troisième ?

- Ma foi, si Annie était là ce serait elle.

- Ah ! Annie. C'est-y pas malheureux qu'une belle fille comme elle ne pense qu'à rentrer au couvent.

- C'est vrai ?

- Je n'en sais rien. Mais c'est tout comme.

- C'est vraiment con, Gigi, les belles filles sont rares, et en plus elles sont inabordables.

- Je te trouve bien difficile. Josette n'est quand même pas mal foutue. Moi je m'en contenterais. Et toi, tu as l'intention de la revoir ?

- Non. Elle est vraiment gentille, mais je ne suis pas amoureux d'elle.

Ils saluèrent Michel, François et Jean-Pierre d'une poignée de main, puis rejoignirent le collègue pour prendre leurs vélos. Ce dernier retour dans leurs foyers se fit à toute allure, l'effort physique était pour eux le meilleur moyen de se vider la tête. Au lieu de tourner à gauche à Taillancourt, son village, Alain accompagna Gilbert jusqu'à Sauvigny. Ils firent halte à l'entrée du village, sur pont de la Meuse. Trois ans de franche camaraderie, d'amitié, au cours des voyages dans l'autorail, par les rues de Vaucouleurs au petit matin ou au grand soir, au long des récréations dans la cour du collège. Trois années qui s'achevaient là, au-dessus de la Meuse qui s'en fichait éperdument.

À Nancy, le décor changea du tout au tout. Si collège de Vaucouleurs comptait une poignée de professeurs et une petite centaine d'élèves, l'ENP était une véritable usine grouillante de blouses grises. Un total qui devait dépasser largement les mille élèves, parmi lesquels sept à huit cents internes.

L'ENP était un milieu exclusivement masculin. Privés de nanas, les garçons ! Evidemment, ça laissait tout le temps pour s'occuper du travail, et Dieu sait qu'il y en avait, de quoi bien remplir les cinq heures d'étude surveillée quotidiennes. Au joli temps du collège, Alain avait considéré les filles avec dédain, et là il regrettait un peu l'absence des jupons. Où était la belle Hélène ? Où était Annie ? Il finissait même par regretter Josette. À chaque fois qu'il prenait l'autocar entre Nancy et Vaucouleurs, à l'occasion des grandes sorties qui avaient lieu un dimanche sur deux, il épiait les rares voyageuses et attendait l'improbable miracle de la beauté qui serait venue s'asseoir près de lui. Ce miracle ne se produisit jamais.

Bien classé à l'issue de son année de seconde, il eut le choix. Le Bac « Techniques et Mathématiques » menait à des études longues, et il craignait de se lasser de la vie scolaire avant d'arriver au bout, d'autant qu'il était avancé en âge. Il devait donc choisir dans les quatre filières « Techniques Industrielles » proposées. La Fonderie avait mauvaise réputation, elle était salissante et récupérait les gars qui avaient les plus mauvais résultats, en dehors de ceux que l'on avait envoyés se faire voir ailleurs. La Mécanique Générale et l'Électrotechnique formaient le corps de ces quatre disciplines. Et la Radio était sensée réservée à l'élite. Elle jouissait d'un certain prestige. Si Alain postula pour la Radio, ce fut effectivement en raison de ce prestige, mais surtout parce qu'il était impatient de percer son mystère. Cette technique, qui exigeait d'assez belles facultés d'abstraction, l'intéressa beaucoup, et il l'étudia avec cœur sans se passionner pour autant. Il se familiarisa très vite avec les appareils de mesure et fit des séances de manipulation ses moments privilégiés de la semaine.

2

Samedi 22 juillet 1961. Alain était victime d'un mal de tête épouvantable. Lancinant, insupportable, il le tenait depuis plus de deux heures. Sous un ciel plombé il avait fait maintes fois le tour du parc derrière la ferme, dans l'espoir d'une accalmie. En vain. L'apéritif et les premières gorgées de vin blanc lui avaient été fatals, et du coup il s'était dispensé de la suite fastidieuse de ce repas de nocés à l'ancienne.

Il venait de réapparaître parmi les convives. Le moment des desserts était venu et l'animation de la longue tablée en fer à cheval avait changé de ton. Il y avait des trognes épanouies et des rires avinés. La fumée de cigarette s'épaississait. « Mais qu'est-ce que je fais là ! » Se disait le pauvre Alain qui avait finalement pris le parti de faire comme si sa migraine avait disparu. Et sa cavalière ? N'était-elle donc point assez mignonne pour lui faire oublier ce tourment cérébral ? Ah ! Pauvre de lui. Pour la forme il avait dû, dans le cortège, donner le bras à une vieille fille sans âge qui avait failli le faire déguerpir à toutes jambes si, par égard pour la parenté, il n'avait rassemblé tout son courage pour se soumettre à ce qu'il considéra comme une véritable punition. La punition du cortège n'ayant pas suffi, il lui avait fallu subir ensuite la punition du repas, et il n'est pas impossible que la pauvre fille lui ait fichu la migraine tout autant que le vin. Pour ne rien dissimuler de la vérité, il en voulait à la terre entière de cette avanie et aurait payé cher pour se trouver à cent lieues de là. Aussi, s'il avait prétexté de ses bien réels maux cérébraux pour s'éclipser, il n'avait pas été mécontent de prendre du champ par rapport à cette compagnie qui lui répugnait.

Par bonheur il avait constaté, à son retour dans la salle à manger, que le laideron avait disparu. Cependant, dans la crainte d'une absence momentanée, il s'était enquis d'elle et avait appris avec soulagement qu'elle s'était sentie mal et était partie se coucher. Ouf ! Il était débarrassé de la fée Carabosse. Mais ce n'était pas pour autant qu'une fée Viviane était venue prendre sa

place. La chaise demeurait vide mais il préférerait, et de loin, ce vide à une présence encombrante.

Selon la coutume, quelques jeunes gens et jeunes filles du village ou des environs, amis et amies des mariés, ou parents éloignés de ceux-ci, avaient été invités pour le dessert et venaient de faire leur apparition au bout de la tablée, assez loin d'Alain qui les avait à peine remarqués. Les mariés, de leur côté, resplendissaient. Surtout Jean qui, à cet instant, avait l'air d'être le plus heureux des hommes. Soucieux de faire partager son bonheur, il avisa soudain son cousin Alain dont la morosité était bien visible, et l'interpella. Puis il lui fit signe de se rendre auprès de lui.

- Regarde Alain, lui dit Jean, en lui désignant trois jeunes filles qui venaient de prendre place, tu n'as plus de cavalière, mais si tu veux tu peux t'en choisir une autre.

- Tu vois bien qu'elles bavardent ensemble. Je ne peux pas me permettre d'aller les déranger.

- Dis plutôt que tu n'oses pas. N'y en a-t-il pas une qui te plairait, parmi les trois ?

- Je ne sais pas. Je ne peux pas te répondre comme ça.

En quelques coups d'œil il avait photographié les trois demoiselles. Celle de droite, en robe rouge, n'avait aucune chance de le séduire. Celle de gauche, en robe à gros carreaux jaunes et blancs, chevelure châtain plutôt courte d'une simplicité avenante, avait un visage avec des traits réguliers d'une douceur angélique. Quant à celle du milieu, elle avait tout pour attirer le regard des garçons. Elle portait un joli boléro bleu roi sur un chemisier blanc orné de dentelles, sa chevelure brune et lisse encadrait un visage auquel il trouvait un charme extraordinaire. Par crainte que sa curiosité ne fût remarquée, il retourna à sa place en pensant qu'il aurait été mieux à la table d'en face pour mater la demoiselle au boléro bleu en toute discrétion.

C'est alors que le rigolo de service se leva pour entonner une chansonnette de circonstance, pleine de sous-entendus trop bien entendus, d'une grivoiserie incongrue. Le genre de gauloiserie cochonne pour distraire ces assemblées populaires. La manche gauche de sa veste était vide, et pour cause. Pas manchot pour deux sous, il avait passé son bras gauche dans la ceinture de son

pantalon et pointait son index rougi au mercurochrome par l'ouverture de sa braguette, à chaque fois que les paroles de la chanson le suggéraient. Ce geste banal des trois phalanges qui se redressaient avait le don étrange de faire éclater les rires les plus débridés dans l'assistance. Au début, Alain se mit à rire comme beaucoup d'autres, quoi qu'avec une certaine amertume car il trouvait la chose d'une grossièreté révoltante. Puis il tenta d'observer les réactions des demoiselles, curieux de voir l'effet produit. Car si certaines femmes d'âge mûr se pâmaient littéralement, les jeunes filles auraient dû être outrées. Aucun éclat de rire ne semblait provenir de leur secteur, il pouvait donc penser que, comme lui, elles goûtaient modérément le comique de ce troubadour salace et de sa chanson pour le moins choquante, ce qui le rassura. Que pouvaient-elles penser du sexe masculin, des hommes, en voyant ce malotru gesticuler avec un tel mépris des bonnes mœurs ? Pour sa part, il éprouvait une certaine honte d'appartenir à ce sexe fort en gueule, qui se présentait alors à ses yeux sous un aspect plutôt moche pour ne pas dire dégoûtant. Il se serait volontiers levé pour aller flanquer son poing sur la figure de l'importun et le sommer de s'excuser, mais trop d'esprits étaient échauffés par le vin, les vapeurs éthyliques permettaient les libertés les plus grossières, en toute impunité. S'il avait seulement levé le petit doigt, c'est lui qui serait passé pour un sans-gêne. Il lui fallut donc boire la coupe jusqu'à la lie. Quand le dernier des trop nombreux couplets s'acheva, et que le clown pornographique remit enfin son cul sur sa chaise, Alain éprouva un grand soulagement. Mais n'était-ce qu'un intermède, un autre trublion n'allait-il pas prendre le relais. Non, le quart d'heure de folie libertine semblait terminé pour de bon. Les serveuses faisaient une deuxième tournée de café. Le calme était revenu. Mais quel souvenir les jeunes filles allaient-elles garder de cette scène dérangeante ?

En faisant un petit tour d'horizon il remarqua à la table d'en face Louise, sa petite cousine de quatorze ans qui était la seule de son âge dans cette assemblée. Tout comme lui, elle avait l'air de s'ennuyer ferme. Elle s'était absentée pendant les exploits du faux manchot, sans doute parce que sa mère l'y avait invitée. À côté d'elle il y avait une place qui s'était libérée. C'était une

aubaine et il décida sur le champ de contourner la salle pour aller occuper cette chaise. Il n'avait rencontré Louise qu'assez rarement et la découvrait en pleine transformation. Il ne restait plus grand-chose en elle de la gamine qu'il avait connue. Elle était déjà une petite jeune fille et il n'y était pas totalement insensible. Après la laideur faite femme et le vide, la compagnie de Louise était plutôt réjouissante. Il s'assit auprès d'elle, en se retenant de passer son bras derrière son dos et de l'attirer à lui.

- Ça va mieux, Alain ? Lui demanda-t-elle.

- Oui. Je n'ai presque plus mal. Mais c'est juré ! Je ne boirai plus de vin blanc.

- Je peux te dire qu'il y en a qui en ont bu pour toi !

- Et toi, Loulou, tu ne t'es pas trop ennuyée, cet après-midi ?

- Oh ! Je ne peux pas dire que je me suis amusée follement. Tu sais, dans ce genre de cérémonie...

Il se trouvait à la place idéale pour observer les demoiselles que Jean lui avait désignées, et ne s'en privait pas. Celle qui portait la robe à carreaux était d'une mise fort simple. Elle ne portait aucun maquillage, hormis un discret rouge à lèvres. Sa chevelure courte, à peine ondulée, encadrait un visage d'une grande douceur. Il la trouvait mignonne, cela ne faisait aucun doute. Il l'observa un moment puis, soudain, son regard croisa celui de la jeune fille. Il baissa immédiatement les yeux, tandis qu'elle détournait la tête avec promptitude. Il entreprit alors d'examiner attentivement la voisine qui menait la conversation. Sa première impression, qu'il avait eue en la découvrant depuis la table des mariés, se confirma immédiatement. Avait-il déjà vu une fille aussi belle ? Il avait l'impression qu'elle venait largement en tête de toutes celles qu'il avait croisées. Ses jolis cheveux bruns rehaussaient la grâce de ses traits, judicieusement soulignés par un léger maquillage et, en point d'orgue, un rouge à lèvres du plus bel effet. Sa coquetterie n'était pas ostentatoire, elle mettait en valeur ce qui méritait de l'être, sans esbroufe. Quant à sa tenue vestimentaire, il la trouvait tout bonnement sublime. Son mignon boléro bleu lui seyait à merveille. Bref, il lui trouvait un charme fou.

Fatalement, comme il ne parvenait plus à détourner son regard d'elle, elle ne put que le remarquer. Elle n'eut pas l'air de

s'en émouvoir et lui adressa un bref sourire, comme pour lui témoigner sa satisfaction de constater qu'elle lui plaisait. Alain fut surpris et ne put empêcher son rythme cardiaque de s'accélérer brusquement. Il baissa la tête et se tourna vers Louise qui avait parfaitement compris pourquoi, depuis quelques minutes, il lui tenait des propos décousus, des mots qu'il prononçait comme des alibis pour dissimuler une action répréhensible. Mais sa cousine était trop vive pour s'attarder longuement auprès de lui. Elle se leva sans crier gare, pour aller se faire câliner un peu par son grand frère Jean, le marié qui avait à peu près dix ans de plus qu'elle. Alain se trouva désemparé. Louise partie, pouvait-il demeurer à cette place qu'il avait usurpée ? Il osait à peine relever la tête et lorgnait à tout moment vers cette demoiselle au boléro bleu qui l'attirait irrésistiblement. La jeune fille en robe à carreaux, quant à elle, lui jetait fréquemment des regards furtifs, prête à baisser les yeux à la moindre alerte. La brune renouvela son sourire en le regardant franchement, l'espace d'une seconde, sans souci de l'entourage. Était-ce un encouragement ? Il avait envie de se lever, de contourner la table pour aller vers elle... Non, il n'osait pas bouger. Il était fasciné, paralysé, abandonné de toute énergie.

Louise revint pour lui proposer de l'accompagner au-dehors. Les mariés venaient de décider de prendre l'air et invitaient les jeunes à se joindre à eux. C'était le bon moment, car le soleil qui avait boudé jusque-là faisait une timide apparition. Depuis le temps qu'il trouvait l'air irrespirable à cause de la fumée de cigarette, cette proposition tombait à pic. L'oncle Paul lança à la volée : « Allez les jeunes, dehors ! On va rester entre vieux. » Du coup, ils se retrouvèrent dehors à plus de dix. Par bonheur, la demoiselle qu'Alain couvait d'un œil était du lot, avec ses deux copines.

Après avoir traversé la cour de la ferme le petit cortège s'étira sur la route, vers le centre du village. Jean s'entretint d'abord avec son cousin, lui demandant des nouvelles de ses études. Et lui, il en profita pour faire plus ample connaissance avec Evelyne, la jeune mariée. La noce avait lieu dans la ferme de ses parents qu'elle s'appêtait à quitter, pour s'installer avec Jean à Fresnes-en-Woëvre. Ensuite, il revint vers Louise qui ne

demandait pas mieux que de cheminer en sa compagnie. C'était encore auprès d'elle qu'il se sentait le mieux, bien qu'ils étaient loin d'être intimes. Chemin faisant il ralentit son pas, de manière à se trouver en queue du groupe et à avoir en point de mire le fameux boléro bleu.

Après avoir sillonné les rues du village les promeneurs, mariés en tête, tournèrent à gauche en direction d'Herméville, franchirent un petit pont qui enjambait un ruisseau minuscule et continuèrent leur balade au beau milieu des champs. Les trois jeunes filles inséparables, jugeant sans doute que le groupe n'avait pas besoin d'elles pour herboriser, firent halte sur ce pont providentiel et s'accoudèrent à la rambarde de droite, tournant le dos à la route. Quand Alain et Louise arrivèrent à leur tour sur ce pont ils interrompirent également leur promenade, s'accoudant à la rambarde de gauche. Il avait l'impression de braver un danger et se sentait angoissé. Ces trois filles n'allaient-elles pas lui jouer un de ces tours pendables dont elles avaient le secret ? Heureusement que Louise était là pour lui permettre de faire semblant de ne pas s'intéresser aux inconnues. Et après tout, ce pont était à tout le monde.

D'un côté les trois jeunes filles bavardaient à voix basse, laissant échapper de temps à autre quelques petits rires aigus. De l'autre Alain s'efforçait d'entretenir avec sa cousine une petite conversation sans grand intérêt, au sujet de sa condition d'interne à Nancy. Après beaucoup d'hésitations il se retourna et s'adossa négligemment à la rambarde, le regard dans le vague, en poursuivant le discours insipide qu'il tenait à Louise. Elle l'écoutait d'une oreille distraite, ayant compris depuis longtemps qu'il avait la tête ailleurs, et attendait la suite avec un intérêt certain.

Soudain, la fille en robe rouge se retourna et lui lança un bref regard qui lui parut moqueur. Il se sentit gêné et pensa que ce n'était pas bon signe, qu'il faisait probablement l'objet d'une discussion impertinente. Il s'apprêtait à quitter les lieux pour mettre fin à son malaise, quand la douce demoiselle vêtue de la robe à carreaux se retourna à son tour, subrepticement. Malgré l'extrême brièveté du regard, il fut convaincu qu'il ne contenait aucune moquerie, aucune curiosité vulgaire. La ravissante

brunette, qui se tenait à droite de ses copines, s'était tournée vers elles et il la voyait de profil, souriante. Elle portait une étroite jupe noire assez sexy, qui lui descendait juste en dessous des genoux. Ses impressions avaient changé en quelques secondes, et il n'avait plus tellement envie de prendre la tangente. Finalement, s'il y en avait une qu'il trouvait plutôt moche et lui faisait l'effet d'une petite garce, les deux autres étaient très mignonnes à son goût et n'avaient pas l'air méchantes.

Il s'imagina traversant la chaussée avec Louise, pour engager la conversation. Mais que pourrait-il dire ? Il n'avait jamais abordé aucune fille inconnue et souffrait toujours de la même timidité. C'est à peine s'il osait jeter quelques coups d'œil vers les demoiselles et se demandait ce que sa cousine pouvait en penser. N'était-elle pas en train de le prendre pour un grand nigaud ? Il finissait par se traiter lui-même d'abruti incapable de faire un pas, quand la jolie brune lui adressa un sourire, un de plus après ceux dont elle l'avait gratifié à la table du repas de noce. Rester de marbre eût sans doute été impoli, et elle se serait posé des questions sur son degré d'intelligence. Il sourit donc, assez bêtement, avec une absence de naturel qui devait sauter aux yeux. Effectivement, il n'avait pas l'allure altière du séducteur sûr de lui. Il devait être absolument risible et l'envie de tourner les talons le reprenait, ulcéré qu'il était par la peur de déclencher un fou-rire. Cependant, la fille n'avait pas l'air de vouloir s'amuser à ses dépens. Elle le considérait d'une manière plutôt engageante, comme pour le mettre en confiance. Alors il se détendit et se redressa. Puis il ébaucha un sourire nettement plus gracieux que le précédent. Ce fut suffisant pour que la fille en robe à carreaux chuchote à son amie la brune :

- Maintenant cela crève les yeux, Eliane. Tu as fait une nouvelle conquête.

- Voyons, Nath ! Un sourire, ça ne veut pas dire grand-chose.

- Ne fais pas l'innocente. Depuis le temps que tu n'arrêtes pas de lui faire des œillades, il faudrait qu'il soit idiot pour ne pas l'avoir vu.

- Tu exagères ! D'accord, il m'a souri. Mais qu'est-ce que cela prouve ? Et puis il t'a regardée aussi. Qu'est-ce qui te prouve que tu ne lui plais pas ?

- Rien ne prouve le contraire. Et tu sais bien que je me méfie un peu des garçons.

- Ta méfiance te jouera peut-être des tours, ma chère. Parce que celui-ci n'a vraiment pas l'air redoutable. Je dirai même que sa timidité lui donne un charme rare.

- Tiens ! C'est nouveau. Voilà que tu trouves du charme à la timidité d'un garçon.

- Reconnais avec moi que c'est assez inhabituel. Et en plus il est plutôt beau gars, tu ne trouves pas ?

- C'est vrai. Sur ce point je suis de ton avis.

La fille à la robe rouge crut alors bon d'intervenir :

- Je sens que vous n'allez pas tarder à vous le disputer, toutes les deux. Voulez-vous que je vous le fasse tirer à la courte paille ?

- Toi Jacqueline, répliqua sèchement Eliane, occupe-toi de ton Jacky. Cela vaudra mieux.

Alain se rendit compte que la discussion avait pris un tour différent. Les petits rires entendus du début avaient cessé, le ton était devenu plus grave et la dernière réplique avait fusé rondement. Compte tenu des regards furtifs qu'elles avaient jetés dans sa direction, il ne douta pas que cette petite prise de bec le concernait. En bien ou en mal ? Il était impossible de le savoir, à moins de le leur demander. Mais ça, c'était une autre affaire. Le calme revint très vite et les trois filles lui tournèrent le dos, bien décidées à ne plus s'occuper de lui. Il s'interrogea sur ce changement d'attitude, déçu après avoir caressé quelque espoir, et se vit obligé de reprendre la conversation avec Louise. Le soleil avait définitivement gagné sa partie de cache-cache avec la couche de crasse, et les alouettes s'étaient remises à monter très haut pour égrener inlassablement leurs trilles joyeux. Ce n'était qu'un samedi comme les autres.

Jean et Evelyne avaient fait demi-tour, après avoir cueilli une brassée de fleurs des champs. Ils traînaient derrière eux un petit cortège hilare au sein duquel les histoires drôles et scabreuses se succédaient sans cesse. En passant sur le pont, un gaillard qui paraissait avoir la trentaine dit avec un petit air narquois :

- Alors les jeunes, on roucoule ! Qu'est-ce que vous pouvez bien vous raconter ? Des histoires de cul, je parie !

Scandalisé, Alain ne put s'empêcher de répliquer :

- Ce genre d'histoire, c'est bon pour vous, monsieur ! Vous pourriez au moins avoir un peu de respect pour les demoiselles.
- Dis donc, jeune blanc-bec, si tu crois que tu vas me donner des leçons !
- Ce n'est pas à moi de vous en donner. Cependant, quelques leçons de savoir-vivre vous feraient certainement le plus grand bien.

Le gars s'avança alors vers Alain, menaçant. Celui-ci n'en menait pas large, mais n'avait guère envie de passer pour un dégonflé devant sa cousine, et surtout pas devant les trois inconnues qui observaient la scène d'un air grave. Son agresseur beugla : « Je vais t'apprendre la politesse, petit con ! » Et tenta de l'atteindre d'un coup de poing qu'il esquiva de justesse. Evelyne s'écria : « Guy, arrête ! Tu es fou. » Plus calmement, Jean s'adressa ainsi au fauteur de trouble : « Tu as trop bu, Guy. Calme-toi, s'il te plaît. Sinon, c'est moi qui vais t'apprendre la politesse. » Dans le même moment, un autre promeneur s'était interposé entre Guy et Alain. Il n'était pas question de laisser gâcher cette fête par une stupide querelle. C'est ainsi que l'incident fut clos et tout le monde reprit la direction de la ferme, Alain et Louise fermant la marche, comme à l'aller. Eliane, Nathalie et Jacqueline épiloguaient sur l'attitude de ce garçon dont elles venaient d'entendre la voix pour la première fois, et elles reconnaissaient toutes les trois qu'il les avait surprises. Nathalie trouvait son attitude courageuse, et Eliane estimait que sa timidité ne l'avait pas empêché de faire preuve de cran.

À la ferme, il y avait du remue-ménage dans l'immense salle à manger. On démontait les tables faites de planches posées sur des tréteaux et on repoussait les chaises contre les murs, afin de libérer un espace suffisant pour en faire une petite piste de danse. Quelqu'un avait apporté un vieux pick-up, avec quelques disques d'André Verschueren et de Marcel Azzola. Trois couples patentés, jeunes mariés en tête ainsi que Jacqueline qui semblait avoir son danseur attitré, se lancèrent immédiatement.

C'est à peine si Alain savait danser. Sa sœur aînée lui avait sommairement appris les pas les plus courants, mais il ne fréquentait jamais les dancings ambulants dans les fêtes

villageoises. Ses études ne lui en laissaient guère le loisir. Par conséquent il se sentait mal armé pour inviter qui que se soit. Mais Louise ne lui laissa pas le choix, elle le prit vigoureusement par la main et il dut s'exécuter. C'était une valse et il dut faire très attention pour ne pas marcher sur les pieds de sa petite cousine.

Elle par contre s'y entendait fort bien, et c'était plutôt elle qui le conduisait que l'inverse. Il se montra plus à l'aise lors du tango qui suivit. À la quatrième danse, Jean vint lui dire très gentiment :
- Alain, c'est à ton tour de faire danser la mariée. Elle vient de me dire qu'elle y tient absolument, et je suis bien obligé de respecter les usages, tu comprends. Et il le poussa dans les bras d'Evelyne qui l'accueillit avec un beau sourire.

- Je veux bien Evelyne, lui dit-il, puisque c'est la tradition. Mais sois indulgente avec moi. Je ne sais pas bien danser.

- Qu'est-ce que cela peut faire ? Tu ne peux pas me refuser le plaisir de faire au moins une danse avec toi. Ce soir, la mariée a tous les droits !

- Tu es trop gentille, chère cousine.

Tandis qu'ils dansaient, Evelyne lui dit soudain :

- As-tu remarqué, Alain, qu'il y a deux demoiselles qui dansent ensemble ? C'est tout de même malheureux qu'il n'y ait pas de garçon pour les faire danser. Qu'en penses-tu ?

Interloqué, il resta bouche bée. Alors elle ajouta :

- Tu devrais te dévouer, Alain. Tu ne vois donc pas qu'elles s'ennuient ?

Il ne lui avait pas échappé, depuis la première danse, que Nathalie dansait avec Eliane. Il ne lui avait pas échappé non plus qu'Eliane était tout sourire à chaque fois que leurs regards se croisaient. Par contre il n'avait pas remarqué les coups d'œil furtifs de Nathalie.

- Tu m'entends, Alain ? Insista Evelyne.

- Oui.

- Tu devrais en inviter une à la prochaine danse. Je suis sûre que ça lui ferait plaisir.

- Mais Evelyne, je ne les connais pas. Je n'oserai jamais les inviter.

- Justement. Tu ne pas rêver d'une meilleure opportunité pour faire connaissance.

- Oui. Mais je t'avoue que j'ai peur qu'elles m'envoient balader.

- Quel grand nigaud tu fais, Alain ! Je suis sûre, au contraire, qu'elles seraient ravies que tu les fasses danser.
- En admettant que je les invite, elles risquent d'être vite déçues.
- Mais ce n'est pas possible d'être timide à ce point-là !
- Tu veux avoir le dernier mot.
- Non. Fais comme tu veux. Mais si tu ne fais pas le premier pas, tu risques de laisser passer ta chance.
- Ce ne serait pas Jean qui t'aurait corné ça dans l'oreille, par hasard ?
- Absolument pas. Je suis assez grande pour savoir ce que je dois faire. Alors si je te dis ça, c'est seulement pour essayer de t'aider. Voilà deux belles filles qui te tendent les bras, et tu aurais le toupet de les bouder. Cela ne se fait pas, tu sais, quand on a un minimum de savoir vivre. Maintenant, si Nathalie ne te plaît pas, et Eliane pas davantage, c'est autre chose. Mais il faudrait que tu sois bien difficile.
- Qui c'est, Nathalie ?
- Celle qui porte la robe à carreaux.
- Et Eliane, c'est la brune au boléro bleu ?
- Voilà !
- Tu les connais donc ?
- Forcément. Sinon elles ne seraient pas là aujourd'hui.

Pendant la minute qui suivit, il médita sur cette tentative d'Evelyne pour lui faire comprendre ce qu'il devait faire, pour sa propre satisfaction. C'était peu dire qu'Eliane lui plaisait. Quant à Nathalie, il ne la trouvait pas mal non plus. Après avoir fait preuve de la plus stupide inhibition, le moment était peut-être venu de montrer à Eliane qu'il n'était pas insensible à ses sourires. Evelyne l'avait encouragé avec une telle insistance qu'il n'avait plus qu'à se jeter à l'eau, coûte que coûte.

La musique s'arrêta. La première face du 33 tours était terminée. Les danseurs et les danseuses en profitèrent pour s'asseoir un moment. Puis, le préposé à l'électrophone retourna le disque et relança le plateau. Dès les premières mesures du tango, il fit signe à Louise qu'il devait changer de cavalière et se dirigea vers Eliane d'un pas hésitant. Ce qu'il avait été incapable de faire sur le pont du ruisseau, ce bal improvisé lui offrait une occasion en or de l'accomplir sans crainte de passer pour un impoli. Il

s'inclina légèrement devant elle, sans un mot. Son cœur battait la chamade. La jeune fille fit mine d'hésiter, chuchota quelques mots à l'oreille de Nathalie, puis elle se leva et fit un pas en avant. En saisissant sa main, d'un geste très mesuré, il murmura d'une voix mal assurée : « Je dois vous prévenir que je suis un débutant. Je n'ai pour ainsi dire jamais dansé auparavant. Alors je compte sur votre indulgence. » Elle réprima un petit rire amusé et répondit : « Ce n'est pas grave, Il faut bien commencer un jour. Et puis vous n'êtes plus tout à fait un débutant. »

Il tenait sa cavalière à une distance très respectueuse, sans oser la regarder. Et il n'en revenait pas que la chose fût aussi simple. Elle avait accepté de danser avec lui, comme si rien n'était plus naturel. Cette fille superbe (c'était du moins ce qu'il en pensait) qu'il dévorait des yeux depuis deux heures était là, sa main dans la sienne, c'était merveilleux. Il s'efforçait de suivre le rythme en évitant de lui marcher sur les pieds, mais se sentait encore un peu gauche. Il buta soudain contre un pied de sa partenaire et dit : « Excusez-moi. J'ai encore des progrès à faire. » Elle répondit : « Détendez-vous. Vous verrez que cela ira beaucoup mieux. » Elle dansait à la perfection, tout en souplesse, et le guidait parfois en faisant preuve de patience, de douceur et de bienveillance lorsqu'il se montrait maladroit. Il avait craint qu'elle se moque de lui, et à l'inverse elle faisait tout pour le mettre en confiance. Comment était-il possible qu'une fille soit si gentille ? Par conséquent sa sensibilité pour le sexe féminin se manifestait avec une intensité qu'il n'avait encore jamais connue. C'était une découverte plutôt grandiose et les réticences qui l'avaient inhibé auparavant cédaient la place au plaisir, car il la trouvait encore plus séduisante vue de près. Non seulement elle était mignonne, mais elle avait quelque chose en plus, un je ne sais quoi dans son regard et son sourire qui la rendait terriblement attirante. Comme il prenait confiance petit à petit, il s'enhardit à parler :

- Evelyne m'a dit votre prénom. C'est Eliane, n'est-ce pas ?
- Oui. Mais personne ne m'a dit le vôtre.
- Je m'appelle Alain.

- Ah ? C'est bizarre, j'aurais parié pour Alexandre ou Jean-Jacques, je ne sais pas pourquoi. Mais j'aime bien Alain aussi. C'est sobre et ça vous va bien.

- Vous êtes gentille. Sincèrement, j'aime Eliane aussi. Ça sonne mieux qu'Ursule ou Gwendoline, par exemple.

La musique s'arrêta et elle lui dit sans détours : « Pour un débutant, vous ne vous débrouillez pas si mal. À la fin c'était parfait. » La danse suivante était un slow et il demanda si elle acceptait de continuer avec lui. Mais elle le pria d'avoir la galanterie de faire danser aussi son amie Nathalie. Il invita donc cette dernière qui se leva avec un petit air craintif.

Le rythme du slow lui était plus naturel que celui du tango, et il put conduire sa cavalière sans effort au cours de cette danse langoureuse qui invitait à la rêverie et à la tendresse. Mais il conservait entre elle et lui une distance de réserve et de pudeur assez contraire au slow qui invitait au rapprochement des corps. Elle semblait intimidée et peu sûre d'elle, ce qui se traduisait par une légère raideur de son corps. Alain sentait cette raideur et se demandait ce qu'il pouvait faire pour que Nathalie se détende. Mais il ne trouvait aucune réponse et n'osait rien dire, gêné par cette attitude. À plusieurs reprises il lui jeta un bref regard, à la dérobée, mais Nathalie n'osait pas tourner ses yeux vers lui. Pourtant, elle ne manquait pas de charme, elle non plus. Eliane ! Nathalie ! C'était trop d'un coup, pour lui qui avait toujours été privé d'une féminité digne d'intérêt.

Contrairement à son amie durant le tango précédant, Eliane ne faisait pas tapisserie. Un freluquet blond et déluré avait osé l'inviter, et elle avait sans doute estimé qu'il était naturel d'accepter cette invitation, aussi bien que celle d'Alain précédemment. Après tout, elle était libre. Mais son cavalier ne manquait pas de culot ! Il la tenait serrée contre lui, et elle ne s'en défendait pas. Alain était jaloux à en crever. Nathalie et lui n'avaient pas échangé la moindre parole pendant toute la durée de cette danse, et lorsqu'elle s'acheva il dit simplement : « Merci, Nathalie. » Alors elle lui adressa son premier vrai sourire et il vit ses jolis yeux clairs, ni bleu, ni vert, ni gris. C'était un délicieux mélange.

- Comment vous appelez-vous, s'il vous plaît ? demanda-t-elle.

- Oh ! Excusez-moi, j'ai oublié de vous le dire. Je m'appelle Alain.

- Merci Alain, dit-elle timidement.

Le disque se poursuivit par une valse et il n'osa pas inviter Eliane, pas plus que Nathalie, sur ce rythme rapide qu'il maîtrisait encore mal. Il se tourna donc vers Louise qui ne se fit pas prier. Il constata avec soulagement que ses deux cavalières précédentes s'étaient remises à danser ensemble. Plus ou moins consciemment, il en venait à estimer qu'elles étaient en quelque sorte sa chasse gardée.

Soudain, Eliane qui tournait avec Nathalie juste à côté d'eux les apostropha par cette question: « On change ? » En moins de deux secondes elle se retrouva dans les bras d'Alain, tandis que Louise poursuivait avec Nathalie.

- Quelle surprise ! Lui dit-il.

- Vous n'aimez pas les surprises ?

- Si ! Des surprises comme celle-ci, j'en redemande.

Elle riait et il avait envie de l'embrasser. Mais il se contenta du plaisir de danser avec elle dont le corps harmonieux, svelte et souple, semblait n'avoir été fait que pour rendre à la nature humaine un vibrant hommage. Hommage dont la danse pouvait être considérée comme une des formes les plus abouties. Ça tournait bien, ça tournait rond et ils échangeaient de temps à autre un petit sourire entendu. Quand cette valse s'acheva, elle déclara gaiement :

- Eh bien, dites donc, Alain, vous valsez drôlement bien maintenant.

- Oui. Avec vous ça va tout seul.

Elle le considéra avec un sourire simple et franc. L'animal craintif se laissait apprivoiser sans trop de réticence, jusqu'où serait-il capable d'aller ? Avant de changer de cavalière pour la danse suivante, il lui murmura à l'oreille :

- Puis-je vous demander une faveur ?

- Je vous écoute.

- Je voudrais vous demander... Si vous accepteriez de me réserver le prochain slow. S'il y en a un, bien sûr.

- Vous le demandez si gentiment... Ce sera avec plaisir.

Pour le paso doble qui démarrait, il avait repris Nathalie comme cavalière, Eliane ayant simplement invité Louise à être sa partenaire. Quelle bonne idée, pensait-il, car ainsi le freluquet blond et audacieux, auquel il aurait volontiers cassé la gueule, se voyait évincé et il avait pour lui seul les trois cavalières les plus sexy de l'assemblée. Il ne boudait pas son plaisir.

Nathalie se détendait aussi tout doucement. Elle avait sans doute besoin, tout comme lui, d'être apprivoisée par la douceur et la patience. Malgré son manque d'expérience il pensait que le silence n'était pas l'idéal pour améliorer les relations, et tentait de bavarder un peu. Ils se présentèrent alors l'un à l'autre, ce qui leur permit de faire des progrès considérables car leurs regards devinrent plus naturels, et leurs sourires plus spontanés.

Ils firent une pause à la fin du deuxième disque. Eliane et Nathalie s'assirent côte à côte et bavardèrent ensemble. Alain prit place entre Evelyne et Louise. La bonne humeur était générale, les bonshommes un peu titubants ayant eu la bonne idée de sortir pour dissiper au grand air leurs vapeurs éthyliques et proférer leurs plaisanteries de bas étage qui ne faisaient rire qu'eux.

- Alors Alain, lui dit Evelyne, tu vois que ce n'était pas si compliqué. Je te l'avais bien dit.

- Oui. Tu avais raison. Je n'avais pas osé y croire.

- Cela ne te faisait pas envie ?

- Si, je te l'avoue. Mais si tu ne m'avais pas aidé à me débarrasser de mes complexes, je n'aurais pas bougé. Alors il faut que je te dise merci. Et il l'embrassa sur les deux joues, en appuyant bien ses baisers.

- Et moi, susurra Louise, tu ne me dis pas merci ? Il passa son bras derrière elle pour poser sa main sur son épaule, et l'embrassa avec beaucoup d'affection, en songeant avec regret qu'il aurait volontiers fait la même chose avec Eliane et avec Nathalie.

La pause terminée, le disque suivant débuta précisément par un slow. Alain ne se pressa pas, pour voir. Eliane et Nathalie ne bougeaient pas et le petit mec audacieux se précipita. Eliane se contenta de faire non de la tête, alors il se tourna vers Nathalie et essuya le même refus poli. Alain se leva et se dirigea à pas lents vers les deux jeunes filles. Eliane vint à sa rencontre.

- Merci Eliane. Lui dit-il.

- C'est bien naturel, Alain, puisque je vous l'avais promis. Je vous dirai même que je suis très contente de faire ce slow avec vous.

- Vous me faites marcher.

- Pourquoi doutez-vous de ma sincérité ? Ce n'est pas gentil.

- Je vous demande pardon.

Ainsi qu'il l'avait prémédité il tint sa cavalière plus près de lui qu'auparavant, sans oser toutefois la serrer de près comme le petit blond. Non, il tenait à demeurer décent avant tout. Elle ne sembla pas surprise par ce changement et reprit gaiement la conversation. C'est elle qui évoqua la petite scène sur le pont, où il avait bien failli recevoir un mauvais coup. Heureusement pour lui que l'autre voyait double. Il eut droit à des félicitations pour avoir eu l'audace, un peu inconsciente peut-être, de remettre le sagouin à sa place. À sa connaissance, dit-elle, peu de garçons auraient réagi comme lui, en mettant en avant le respect pour les jeunes filles. C'était rare et c'était beau.

Soudain il se demanda ce qui se passait. N'était-il pas en train de rêver ? Eliane avait laissé sa main droite monter doucement jusqu'à l'arrière de son cou et, très lentement, elle attirait sa tête près de la sienne. Elle prenait l'initiative et il n'aurait jamais imaginé pareille situation. Il parvint à dominer son émotion, bien que son cœur se fût mis à taper comme un tambour. C'était grisant et il se laissa faire avec délectation, humant son parfum qu'il était incapable d'identifier mais qui le remplissait d'aise. Leurs corps n'étaient plus qu'à quelques centimètres l'un de l'autre, ils se frôlaient même et Alain, la tête légèrement penchée, pouvait caresser de sa joue les cheveux fins d'Eliane. Qu'est-ce que cela signifiait ? À quoi jouait-elle ? Était-ce la manifestation d'une attirance qu'il aurait exercée sur elle, ou plus simplement une habitude de se conduire ainsi au cours du slow, juste pour le plaisir ? Autant dire qu'il ne connaissait rien des filles jusqu'alors, et les découvertes qu'il faisait lui apportaient d'un seul coup une dose excessive d'émotion, de griserie et aussi d'interrogations. N'était-il pas en train de se faire joliment embobiner ? Ne s'amusait-elle pas à le faire succomber, pour mieux se moquer de lui ensuite ? Mais comment résister ? Il avait une envie folle de la serrer contre lui, de l'embrasser.

Cependant la situation ne permettait pas de se livrer à des excès. Au milieu des autres danseurs et devant les spectateurs qui faisaient cercle, il ne se serait jamais permis de faire ces gestes. Il ne fit donc rien pour aller au-delà du rapprochement qu'elle avait elle-même provoqué, ayant assez de sagesse pour se contenter de ce qui lui était offert.

Lorsque cette danse s'acheva elle s'écarta un peu, plongea l'espace d'une seconde ses yeux marron à reflets dorés dans ceux d'Alain et esquissa un bref sourire. Puis elle s'éloigna de lui. La musique reprit sur un autre rythme, et il restait planté sur place, à moitié groggy.

- Qu'est-ce que tu lui as fait ? demanda Nathalie à Eliane.

- Rien !

- Mais si ! J'ai l'impression que tu l'as ensorcelé. Tu ne manques pas d'audace, pour l'avoir pris par le cou. Ne crois-tu pas que tu vas un peu vite ?

- Voyons, Nath ! Je n'ai rien fait de mal.

- Il me semble que tu ne te rends pas bien compte.

S'étant ressaisi, Alain invita Nathalie. À première vue, cette demoiselle donnait toutes les garanties d'un caractère sérieux, réservé et discret. Était-elle pour autant moins attirante qu'Eliane. Sa féminité semblait moins affirmée, moins mise en valeur par des artifices. Elle n'avait pas non plus cette même sûreté du regard, les mêmes sourires faciles. Pour ce nouveau tango, un rythme et un pas dans lesquels Nathalie excellait, Alain avait sans complexe raccourci la distance de moitié. Elle ne s'en était pas effarouchée, quelques danses lui ayant suffi pour s'habituer à lui. Il n'en était pas à devoir faire un choix entre ses deux cavalières d'exception. Il passait en fin de compte de l'une à l'autre sans se poser de questions. Elles se complétaient assez bien et, pour lui, le plaisir était presque doublé. Simplement, le contact avec Eliane semblait plus facile, et elle avait ce petit quelque chose qui pouvait, éventuellement, faire pencher la balance en sa faveur, encore qu'il se posait des questions sur son côté aguicheur.

Il fit encore plusieurs danses avec Eliane, au comble du bonheur. Et ils en profitèrent pour faire les présentations. Elle avait 18 ans, habitait à Jarny et allait entrer en terminale Philosophie au lycée de Metz, comme interne. Nathalie, mise en

confiance, se montra aussi experte dans la valse que dans le tango, et lui accorda le dernier slow au cours duquel il faillit craquer. Il n'oublia pas non plus Louise qui avait si complaisamment joué son rôle de bouche-trou. Cette sacrée petite cousine valait son pesant d'or, elle aussi.

Alain se retrouva seul au milieu de la salle. On remballait l'électrophone et les disques. Tout le monde sortait, dans le jour qui faiblissait au point de toucher au crépuscule. Ce samedi d'été qui avait si mal commencé pour lui, pour s'achever en apothéose, arrivait à son terme sans crier gare, en le prenant au dépourvu. Il se précipita dehors en bousculant quelques personnes au passage, dans la crainte d'arriver trop tard. Non, elles n'étaient pas allées bien loin et avaient presque l'air de l'attendre. Il s'approcha d'elles et dit : « Eliane ! Nathalie ! Je ne veux pas vous quitter sans vous dire merci pour cette charmante soirée. Vous m'avez fait le plus beau cadeau que j'aie jamais reçu de ma vie. » Les sourires du premier instant furent vite empreints d'une gravité inhabituelle. Il y avait tant d'émotion dans sa voix, ses paroles semblaient si sincères. Elles venaient de recevoir, toutes les deux, un compliment auquel elles ne s'attendaient absolument pas, qui les touchait au plus profond d'elles-mêmes et les laissait sans voix. Il ajouta, sur un ton désolé :

- C'est dommage que j'habite si loin d'ici.

- Pourquoi ? demanda Eliane.

- Parce que je n'ai sans doute aucune chance de vous revoir un jour.

Bien sûr, pouvait-il se résoudre à faire pour toujours une croix sur Eliane, et même sur Nathalie, sans tenter quoi que ce soit, à tout hasard ? Car il se doutait qu'une telle opportunité ne se représenterait pas de si tôt. Elles demeureraient muettes, et il ne savait par quel bout attaquer son problème. Nathalie lui avait indiqué en dansant qu'elle demeurait à Metz, ce qui n'était pas la porte à côté, et Eliane lui avait parlé de Jarny, le diable vauvert également. Comment faire ? Sa préférence du moment allant à Eliane, il brûlait d'envie de lui demander son adresse, mais en présence de Nathalie il n'en était pas question. De plus, l'intéressée avait l'air de se moquer de lui. Car après ses multiples sourires et son grand jeu au cours du slow, elle semblait

disposée à partir en catimini, comme une voleuse, et il se sentait envahi par l'amertume. C'était donc l'impasse, et il ne put que manifester son embarras par un profond soupir. Finalement, Eliane voulut abrégé et déclara :

- Excusez-nous, Alain. Mais on nous attend. Nous devons partir.

- Bien. Alors, au revoir, mesdemoiselles. Et merci encore.

- Au revoir, firent-elles en chœur, avec un sourire et un petit signe de la main. Et elles se lancèrent d'un pas décidé sur la route du village. « Merde ! Se dit-il, J'aurais peut-être eu plus de chance s'il n'y en avait eu qu'une. La vie est bien compliquée. » En se retournant, il faillit se heurter à Jean et Evelyne qui venaient vers lui.

- Eh bien, mon cochon, tu t'en es payé ! Lui dit Jean.

- Oui. Mais maintenant je me retrouve tout seul, comme un con.

- Peut-être. Mais trois heures de bon temps, c'est toujours ça de pris.

Jean avait son point de vue, mais Evelyne en avait un autre.

- Alain... fit-elle en allongeant bien les syllabes, tu es amoureux.

- Eh oui ! Voilà ce que j'ai gagné, bougonna-t-il.

- Ça a l'air de te désoler, répondit Evelyne. Mais c'est formidable, au contraire. Alors, c'est laquelle que tu aimes ?

- Sincèrement, je les aime toutes les deux. Tu vois comme c'est simple.

- Oh ! Mon pauvre Alain. Mais tu dois quand même avoir une petite préférence, non ?

- Oui, une petite préférence pour Eliane.

- Bien qu'Eliane soit ma cousine, reprit Evelyne après un temps de réflexion, j'avoue que je ne sais quasiment rien d'elle. Je ne sais pas ce qu'elle vaut. Par contre, je bavarde souvent avec Nathalie quand elle vient en vacances ici, chez sa vieille tante. Et je peux te dire qu'elle m'a toujours fait une excellente impression.

Jean lui demanda alors :

- Au fait, Alain, ça te fait quel âge au juste ?

- Dix-neuf.

- Ah ! Les études, c'est bien joli. Mais ce n'est pas l'idéal pour apprendre à vivre. Il serait grand temps que tu t'y mettes, mon petit vieux. Alors lance-toi, fonce !

- Comment veux-tu que je fasse, Jean ? Eliane habite à Jarny et elle va au lycée à Metz. Autant dire que c'est cuit pour la revoir.
- Tu peux quand même lui écrire. Ça devrait être dans tes cordes.
- Tu en as de bonnes, cousin. Je ne demanderais pas mieux que d'écrire, mais à quelle adresse ?
- Tu ne lui as pas demandé son adresse ?
- Je n'ai pas osé, à cause de Nathalie.
- Excuse-moi. Mais là, tu es le roi des cons.

Evelyne précisa alors que le père d'Eliane s'appelait Maurice Fagard et qu'il était le cousin de sa mère. Il suffisait donc de demander à celle-ci si elle connaissait son adresse. Ils retournèrent tous les trois à la maison, suivis par Louise qui n'avait pas perdu une miette de la conversation. La mère d'Evelyne avait noté l'adresse de Maurice Fagard sur un bloc-notes, et elle ne se fit pas prier pour la recopier à l'intention d'Alain. Les histoires d'amour qui naissaient à l'occasion d'un mariage étaient toujours attendrissantes, et il aurait été sacrilège de les tuer dans l'œuf.

Ce roman se compose de 7 chapitres (269 pages). Si la lecture des 2 premiers chapitres vous donne envie de découvrir la suite, veuillez m'envoyer un petit message à l'adresse suivante :

arthur.95lelorrain@gmail.com

Je me ferai un plaisir de vous envoyer les chapitres suivants à votre adresse personnelle.

C'est la méthode que j'ai choisie pour rencontrer mes lectrices et mes lecteurs.

À bientôt.